

1

Les yeux mi-clos, Luca Mitral laissait ses doigts courir sur le piano, un Yamaha Disklavier à queue laqué blanc. Une chance pour lui d'avoir à sa disposition cet instrument dans le bar du Resort de Carnac ! Les lendemains de soirées arrosées, le piano jouait toujours son rôle réparateur.

Il se sentait bien dans un des angles de cet espace accueillant aux murs recouverts de bardage clair. Par les baies vitrées, les bains de soleil attendaient les curistes tandis que les parasols repliés semblaient rivaliser avec les nombreux conifères. Plus loin, les toits en ardoise des bâtiments hébergeant les visiteurs brillaient encore sous l'humidité du matin. Un lieu bien apaisant qui convenait tout à fait à son état.

Il était à peine huit heures et, à cette heure, les clients ne se pressaient pas pour gagner la salle de restauration. De temps en temps, l'ascenseur s'ouvrait et des personnes en peignoir en sortaient, habillées pour une nouvelle journée de soins. Certaines jetaient un regard au pianiste, intriguées par ce jeune homme pas rasé aux cheveux en désordre penché sur son instrument et qui donnait l'impression de les ignorer. Par moment, il relevait la tête, apercevait leur présence et les saluait furtivement. Enfin, c'est comme ça qu'elles interprétaient son signe dans le huis clos de ce paisible lieu de bien-être. D'autres s'amusaient de son jeu et s'arrêtaient un instant pour observer cet ovni qui marquait le tempo, les yeux fermés. Sa tenue, un tee-shirt pas très frais, provoquait

quelques remarques qui ne le perturbaient pas. Seule importait sa plongée dans la musique.

Régulièrement, son regard s'échappait vers l'extérieur et se posait sur un palmier planté dans un pot aux dimensions imposantes, à côté d'un salon de jardin luisant. C'était un fait, le climat breton convenait parfaitement à ces végétaux.

« C'est vrai que j'ai une sale gueule », se dit-il en se dévisageant dans l'immense glace qui couvrait le mur du fond, juste à côté du piano. Les soirées au casino et les verres qui les accompagnaient, ça laissait des putains de traces : la bouche pâteuse, des yeux rougis et des cernes dignes des meilleurs pochtrons. Et dire que dans quelques semaines, il serait le héros d'une fête que ses parents voulaient absolument organiser pour ses vingt-cinq ans. À Rambouillet, pour mieux paraître. Pour montrer aux autres qu'ils avaient réussi.

Il secoua la tête, pas trop fort. Son crâne n'était pas en état. Une dernière gamme de noires et de blanches, un petit déj' rapide et il replongerait dans son lit. Tant pis s'il réveillait Lætitia.

Il se leva, direction le restaurant, s'arrêtant un instant devant un mur d'eau. En fait, deux couches de verre entre lesquelles circulait un fluide. Il observa les bulles qui s'échappaient de la base, fasciné par le spectacle. C'est vrai, et il le reconnaissait volontiers, il avait encore bien souvent des curiosités d'enfant.

Comme à l'habitude, les premiers arrivés avaient annexé les tables installées le long des baies vitrées. C'étaient les plus recherchées, celles avec vue directe sur les salines. Enfin, des salines qui n'avaient plus que le nom et dont on entretenait la réputation grâce à des tas de sable factices qui étaient autant de perchoirs très appréciés des goélands et des cormorans.

Il prit place à une table en se disant que sa mère pourrait bientôt le rejoindre, elle qui était matinale et ne manquait jamais de faire son footing sur le front de mer. De la thalasso à la pointe Churchill, il y avait deux kilomètres cinq. Elle se tapait ses cinq bornes tous les jours. Quarante-cinq ans et un look qui en faisait retourner plus

d'un. Quand elle se promenait avec Lætitia, les hommes qui les croisaient risquaient à coup sûr un double torticolis.

Il la vit arriver, les cheveux mouillés.

— Ton père dort encore.

Il hocha la tête. C'était la phrase habituelle. « Ton père dort encore » ou alors « Il n'a pas arrêté de ronfler ». Il ne releva pas, trempa le croissant dans sa tasse et en engloutit la moitié sans se soucier du regard implorant de sa mère.

— Luca... Essaie de faire un effort.

Elle lui désigna les taches de café qui s'épalaient sur la nappe en tissu et avaient souillé le bracelet de cuir qu'il portait.

— Pas fait exprès.

Elle ignore la réponse et se dirigea vers le buffet en soupirant. Elle avait beau se contenir, elle ne supportait pas son je-m'en-foutisme. Ted et elle avaient toujours veillé à ce qu'il reçoive une éducation de qualité. Mais il y avait lui... et les autres. Elle avait de la chance. Ce matin, il aurait pu lui claquer : « rien à cirer », comme il lui arrivait quelquefois de le faire. Pourtant, ils avaient fait tout leur possible pour qu'il réussisse. Et il avait réussi. Il gagnait très bien sa vie et partageait son temps entre le travail et son amie dans leur bel appartement de Saint-Mandé, une banlieue résidentielle de l'Est parisien. Que pouvait-il désirer de plus ? Combien de jeunes aimeraient jouir de la moitié, voire du quart de son niveau de vie ? À pas même vingt-cinq ans...

Elle revint portant une assiette de fromage et s'assit face au fils unique qu'elle avait toujours choyé et qui manifestait maintenant une envie d'indépendance très marquée. Et il l'était, indépendant. S'il les avait suivis cette année encore à Carnac, c'était bien qu'il appréciait les lieux et ne refusait pas leur présence. Sinon, comment expliquer qu'il les ait accompagnés ? Bien sûr, il exprimait assez souvent son désaccord par des sautes d'humeur plus que déplaisantes, mais elle se faisait une raison. Tout le monde avait ses défauts.

Tout en buvant son café, elle le regarda. Qu'il était beau ! Rien d'étonnant à ce qu'une fille comme Lætitia ait craqué. À moins que

ce ne soit l'inverse. Une telle beauté ne laissait aucun homme indifférent. Il n'y avait qu'à voir les curistes...

— C'était calme, hier soir, dit-il tout en terminant sa viennoiserie. On ne se bousculait pas.

Elle comprit qu'il parlait du casino situé non loin de là.

— Et alors ?

Il écarta les cinq doigts de sa main et la fixa droit dans les yeux, avec un air de défi.

— Luca... Avant-hier, tu avais perdu combien ?

— Trois mille. J'ai battu mon record. Tu vois, j'ai de la ressource.

Sans un mot, elle se leva et quitta la table en poussant un léger soupir. En aucun cas, elle ne voulait qu'un conflit éclate au beau milieu des curistes.

Il finit son petit déjeuner sans laisser paraître la moindre émotion, jetant un œil négligent à l'assiette abandonnée par sa mère. Contrairement à ce qu'il aurait pu imaginer, le fait de s'être restauré avait réveillé la fatigue de la nuit passée. Il décida de rejoindre sa chambre, sourit à l'idée qu'il croiserait peut-être sa copine puis son visage reprit un air sérieux. Un couple, Lætitia et lui ? Un jeune couple à l'avenir assez peu prometteur. Il n'avait pourtant rien à lui reprocher, sauf que sa présence l'étouffait. Elle l'aimait, il en était conscient. Quant à la réciproque... D'un pas décidé, il se redressa et quitta la salle sans remarquer l'animation extérieure sur une bande de terre qui s'avançait dans les salines et menait vers l'île aux Oiseaux.

Dans l'ascenseur qui le conduisait au cinquième étage, il croisa une vieille dame qui ne manquait jamais de s'arrêter pour l'écouter jouer.

— Vous avez vu le monde dehors ? Il a dû se passer quelque chose.

Il secoua la tête. Elle ne répondit pas, déçue que le musicien ne soit pas plus coopératif.

Quand le commissaire Orlando Muller reçut l'appel des gendarmes de Carnac, il repensa à la nouvelle organisation qui lui imposait maintenant de traiter certaines affaires loin de sa base, le commissariat central de Vannes où il avait pris racine depuis plus de deux décennies. Ce n'était pas qu'il rechignait à se déplacer, mais une conception différente aurait pu, d'après lui, faciliter la tâche des policiers qui auraient gagné en efficacité. Malheureusement, ce n'était pas le cas. Et comme il ne voulait pas systématiquement réagir à l'absence de logique de certains règlements, il répondit à la demande. Après tout, ça faisait déjà quelque temps qu'il n'avait pas pris la route de la thalasso.

Quelques minutes plus tard, le quinquagénaire quitta la ville et rattrapa la RN 165, direction Auray, sortie Quiberon / Carnac. Dans une demi-heure, il saurait exactement de quoi et de qui il s'agirait. Dans une demi-heure ou moins, cela dépendrait de l'humeur de son chauffeur, le lieutenant Fred Hanoun. Et surtout de la lourdeur de son pied. Bon an mal an, le jeune homme grevait la ligne budgétaire « entretien du parc automobile » de plusieurs centaines d'euros, quand il ne franchissait pas le cap des mille. Mais c'était un flic talentueux et son chef passait l'éponge.

— « On allait au bord de la mer... » se mit à chanter le conducteur tout en donnant un coup de volant brusque pour doubler un véhicule qui ne roulait pas assez vite à son gré.

Orlando reconnut la chanson de Michel Jonasz, les « Vacances au bord de la mer ». Un air qu'il entendait toujours avec plaisir.

— Tu connais ça ? C'est pas de ton âge.

— C'est une des chansons préférées de ma mère.

— En parlant de vacances, tu repasseras, poursuit le chef de sa voix de basse. C'est le boulot qui nous attend. J'espère que l'affaire n'a pas de lien avec la thalasso. En général, c'est une publicité qui n'est pas du goût des responsables.

— Je te fais confiance pour les amadouer.

Le commissaire ne répondit pas et lissa ses cheveux déjà aplatis. Un tic qui ne le lâcherait pas de sitôt. Ils parcoururent la distance sans encombre bien que les nerfs du conducteur aient été à nouveau chauffés par un tracteur lambin.

L'avenue de l'Atlantique apparut bientôt, dans le prolongement des salines. Le gendarme qui les accueillit n'eut pas le temps de les informer qu'un petit homme assez bourru s'avançait vers eux.

— T'es encore en vie ? lança-t-il à Orlando en désignant Fred d'un coup de menton.

— La chance ! rétorqua le policier en serrant la main du légiste.

— Pas comme notre client. Un homme jeune, la tempe droite enfoncée. Des coups violents. Tu sais ce que cela signifie... Je t'en dirai plus quand je l'aurai examiné. Je t'y conduis.

Ils passèrent sous les bâtiments et débouchèrent dans un espace circulaire luisant. La pluie de la nuit avait laissé des traces bien visibles.

Une jeune femme métissée à la coiffure afro s'avança vers eux.

— Gloria Sainte-Rose. Je suis chargée de la communication à Carnac Thalasso & Spa Resort. Vous êtes bien les policiers de Vannes ?

Orlando acquiesça.

— Monsieur Kernec voudrait vous voir. C'est le directeur général de la thalasso. Vous comprenez...

Elle fit une mimique montrant combien la situation était grave. Les deux enquêteurs la suivirent, abandonnant provisoirement le médecin. Orlando jeta un coup d'œil furtif à son adjoint et remarqua que ses sens étaient déjà en alerte, focalisés sur la démarche de l'employée. Incorrigible Fred !

— Soyez les bienvenus, dit Yves Kernec en les priant de s'asseoir et en faisant signe à sa collaboratrice de rester. Vous savez ce qui est arrivé ? Un de nos clients a été retrouvé assassiné. Des curistes ont découvert son corps ce matin pendant leur promenade sur l'île aux Oiseaux. Juste à côté.

Il tendit le bras en direction de la porte.

— Quel choc ! Les secours ont dû appeler des renforts, car le témoin a été pris d'un malaise. Aux dernières nouvelles, la femme allait mieux. Elle n'est pas très âgée, mais...

— Et la victime ?

— Thomas Lavigne, vingt-huit ans, dit Gloria d'un ton très professionnel. Il séjournait chez nous depuis une semaine et devait rester encore huit jours. J'ai consulté l'historique. C'était la neuvième fois qu'on l'accueillait dans notre établissement.

— Il venait seul ?

— Cette année, oui. Auparavant, il était quelquefois accompagné d'une amie. Mais demandez plutôt à Olivier. C'est le barman, il connaît presque tout le monde.

— En quelques mots, c'était quel genre de client ?

Elle se tourna vers son supérieur et haussa imperceptiblement les épaules.

— Un homme tranquille, poursuivit-elle. Il n'a jamais fait parler de lui. Quelqu'un qui ne regardait pas à la dépense. Je crois qu'il passait beaucoup de temps au bar.

— Porté sur la boisson ?

— Je ne sais pas.

— Et les soins ? On est bien dans une thalasso.

Elle répondit sans la moindre hésitation.

— Il en réservait très peu. Des massages, des séances d'hydrojet, c'est tout. Il me semble qu'il allait au sauna, mais voyez Olivier.

— C'est son confident ?

— Non, mais notre personnel est au service des clients, dit le directeur. L'écoute fait partie de nos priorités et...

— Bien sûr, bien sûr...

Gloria tendit une feuille aux policiers.

— Ce sont ses coordonnées. Adresse, numéro de téléphone, détails de sa réservation. Je vous ai préparé tout ce que j'ai jugé important. J'y ai ajouté les informations sur les séjours des années précédentes. Si ça peut contribuer à retrouver celui qui a fait ça.

Elle se frotta un œil.

— C'est terrible ! Pour notre établissement, notre réputation...

— Et surtout pour lui, dit le commissaire en la fixant.

— Gloria s'est mal exprimée, expliqua le directeur, plus que gêné. Ne lui en tenez pas rigueur.

— On n'en parle plus. N'oubliez pas que c'est un être humain, pas un bilan comptable.

Elle se pinça les lèvres et murmura des excuses.

— On va sur le lieu où le corps a été découvert, annonça Orlando. Si on a besoin de renseignements, on vous appellera.

— Nous sommes à votre service, commissaire, précisa le directeur. N'hésitez pas, notre priorité est de vous aider à arrêter l'assassin.

Le policier sortit du bureau accompagné de son adjoint. Le responsable lui plaisait bien. Il n'en faisait pas trop et avait l'intelligence de comprendre que mettre la réputation de la thalasso au premier plan était plus que maladroit : c'était surtout déplacé.

Ils rejoignirent le légiste qui attendait, installé à une table. En les voyant, il se leva et se frotta le postérieur. La chaise sur laquelle il s'était assis ne devait pas être sèche.

— Suivez-moi, leur dit-il en traversant l'espace ouvert.

Ils passèrent sous un porche et arrivèrent devant les salines. La pluie de la nuit avait nettoyé le ciel des impuretés et donnait à la lumière une transparence sans pareil. Le soleil se reflétait dans les nombreuses flaques qui s'étaient formées. Un cadre superbe, le calme d'un beau matin de septembre. Mourir dans un décor aussi magnifique... Ils empruntèrent un pont de bois et prirent sur la gauche. À cet endroit, le chemin bordé de part et d'autre de tamaris se rétrécissait. La terre tassée par les passages répétés des promeneurs avait profité de la pluie de la nuit pour se transformer en une boue qui recouvrait maintenant les chaussures des trois hommes.

— Les lieux ont été balisés. Avec un temps pareil, je vous souhaite bon courage pour trouver des empreintes !

Ils s'approchèrent de la scène de crime délimitée par une bande jaune de gel des lieux où des brigadiers veillaient. Un corps gisait sur le ventre, la tête dans l'eau et les pieds sur le chemin.

— Tu constates comme moi que la voie est surélevée par rapport au niveau de l'eau. Il a dû basculer quand il a reçu les coups.

— Il est mort noyé ?

— Je ne pense pas. Je l'ai examiné. Vu le choc... Les gendarmes sont arrivés rapidement, mais c'était déjà fini. Ils n'ont pas modifié la position pour faciliter l'enquête. Tu auras les résultats de l'autopsie après-demain. Ça te va ?

Le commissaire le regarda. Il connaissait le légiste par cœur, un homme d'une compétence reconnue et qui ne se prenait pas au sérieux. Le médecin s'éloigna de quelques pas puis se retourna.

— Je vous laisse faire les photos. Amusez-vous bien ! Choisir la thalasso comme lieu de travail, c'est la marque des grands. Vous ne manquez pas de goût dans la police !

Il s'en alla, un sourire au coin des lèvres. Le jeune enquêteur explosa.

— Il se fout de nous et tu ne dis rien ! Tu l'as entendu ? Il nous chambre parce qu'on est à Carnac.

Orlando le prit par le bras et le tira à l'écart.

— Tu sais que c'est important d'avoir le sens de l'humour ?

— Peut-être...

Fred le regarda.

— Je conduis si mal que ça ?

— Tant qu'on est en vie, non...

Il secoua la tête. Décidément, son patron ne voulait rien comprendre. Il retourna vers la scène et continua à photographier le corps inerte maculé de boue ainsi que les environs proches.

Pendant que son adjoint poursuivait son travail, Orlando analysait la situation. Il n'avait pas pour habitude de tirer des plans sur la comète, mais enfin... Il aimait bien faire des suppositions, accélérer le cours de l'enquête sans pour autant se lancer dans des hypothèses

farfelues. Dans le cas précis, il devrait rester prudent. La voix d'un gendarme le sortit de ses réflexions.

— Commissaire, je voudrais vous montrer quelque chose.

Il avança de quelques mètres et s'arrêta devant un tamaris.

— Regardez.

Orlando remarqua une lampe frontale accrochée dans les branches de l'arbuste.

— Pas très habituel comme découverte, commenta le policier.

Il appela son adjoint qui venait de terminer ses clichés.

— Une prise de guerre, lui dit-il en lui désignant l'objet. Après, on ratisse les témoignages.

Les photos réalisées, Fred enveloppa sa main d'un sachet en plastique, retira la lampe et la glissa à l'intérieur.

« Prêt pour l'analyse », pensa-t-il en l'empochant.

— Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, nota le commissaire, mais tu me connais : ne jamais laisser le hasard décider à notre place. Et foi d'Orlando Muller, c'est pas aujourd'hui que ça va commencer. Tu travailles bien, petit, tu fais du bon boulot. Allons voir le barman. Une pièce maîtresse dans les hôtels-restaurants. A fortiori dans un établissement comme celui-ci où les gens peuvent vivre sans avoir à sortir.

Il accéléra le rythme sans prendre vraiment garde aux nombreuses flaques qui s'étaient formées, éclaboussant tout sur son passage.

— Tu arrives, cria-t-il à son adjoint qui zigzaguait pour éviter de se salir. Tu n'as pas de rendez-vous galant à ce que je sache ?

Fred fit un geste d'impuissance. Le job, d'accord, mais se dégueulasser au point d'être persona non grata, très peu pour lui. Il s'imaginait mal entrer dans le bâtiment les godasses et le pantalon crottés. Il se ferait jeter, c'était certain. Mais ce qui était plus que certain, c'était le mystère que représentait son chef et son comportement quelquefois difficile à comprendre.

De loin, il remarqua qu'il piétinait l'herbe et nettoyait ses chaussures à s'en tordre les chevilles, essayant d'essuyer le plus gros de la boue qui les recouvrait. Il le rejoignit enfin.

— Ça va à peu près, dit le commissaire en voyant son équipier arriver. Mais mon pantalon !

Fred ne put s'empêcher de sourire. C'était vraiment pas la classe.

— Vu l'état dans lequel on est, on ne peut pas entrer tous les deux. Tu te rends compte de l'image qu'on donnerait de la police ? Tu m'attends pendant que j'interroge le barman.

Son adjoint lui répondit d'un signe de tête, imaginant déjà celle des gens qui le croiseraient. Il vit son chef franchir la porte automatique et faire du surplace un bon moment une fois à l'intérieur. « Sûrement qu'il s'essuie encore les pieds », pensa-t-il. L'idée de poireauter pendant l'audition du garçon ne lui disait rien. Surtout qu'il était tombé sur une beauté comme il en avait rarement rencontré auparavant. Il se dirigea vers l'accueil et demanda Gloria Sainte-Rose. Autant joindre l'utile au très agréable.

L'employée apparut très peu de temps après et le conduisit jusqu'à son bureau situé dans un des angles du complexe. Elle l'introduisit dans une pièce exiguë. À voir le nombre de dossiers sur la table, il était évident que la responsable de la com' ne mollissait pas.

— Vous connaissez mon nom, monsieur...

— Lieutenant Fred Hanoun, mais tout le monde m'appelle Fred.

— Presque tout le monde, lieutenant Hanoun. J'ai un rendez-vous dans cinq minutes, allons à l'essentiel.

— J'aime aller à l'essentiel. Parlez-moi plus en détail de Thomas Lavigne. Ça ne vous étonne pas qu'il soit venu tout seul, un jeune de son âge ?

— Il faut de tout, lieutenant. Des gens mariés, des célibataires, des plus âgés, nous recevons tout le monde.

— Quand on séjourne dans un endroit comme le vôtre, on noue des contacts avec d'autres clients ?

— Disons qu'il essayait de nouer des liens avec des clientes.

— Avec succès ?

— Succès mitigé, d'après ce que je sais. On ne gagne pas à tous les coups.

Le parfum qui émanait de cette femme le subjuguait. Tout en réfléchissant aux questions qu'il lui poserait, il faisait des efforts

pour mettre un nom sur la fragrance que ses sens percevaient. Un nom ou plutôt un prénom. Sans résultat. Il avait pourtant rencontré cette odeur chez une de ses ex, mais impossible de se rappeler laquelle.

— Effectivement, on ne gagne pas à tous les coups. Vous occupez un poste clé dans l'entreprise, vous avez des informations... genre potins concernant les résidents. Quid de monsieur Lavigne ?

Elle le regarda, impressionnée par son culot.

— Lieutenant...

— Fred.

— Fred, si vous voulez. Ce n'est pas un secret, il passait la plupart de son temps sur son ordinateur. Bien souvent, il s'asseyait au bar et travaillait. Enfin, je le suppose.

— Du très banal, en effet. Autre chose de plus « intéressant » ?

— Non. Rien de plus que ce que je vous ai déjà dit. C'était un charmeur.

— Un dragueur, quoi ?

— Oui. Et je sais de quoi je parle.

— Une vengeance ou quelqu'un qui lui aurait donné une correction ?

— C'est possible. Il n'était pas méchant, mais il insistait. Tout le monde ne supporte pas les balourds.

— Vous avez bien raison, Gloria.

Elle se leva pour signifier au policier que le temps qu'elle avait pu lui accorder était écoulé.

— Une dernière question... un peu personnelle. Vous êtes une fille des îles venue se perdre dans le Morbihan ?

Elle éclata de rire.

— Exact, lieutenant. Une fille des îles. De là-bas, précisa-t-elle en pointant l'ouest.

— La Martinique, la Guadeloupe ?

— Belle-Ile. Mon père est originaire de la Martinique. Il a beaucoup bourlingué et puis, un jour, il a décidé de poser son sac. Il a épousé une Belle-Iloise et me voici.

« Je vois que je vous intéresse, poursuivit-elle. Pour que vous ne partiez pas trop déçu, sachez également que j'ai deux filles. Quatre et dix-huit. »

« Dix-huit ans ? Comment est-ce possible ? » se demanda Fred. Elle avait à peu près son âge. Il venait à peine de passer la trentaine. Il n'y comprenait plus rien.

— J'ai des photos. Vous voulez les regarder ?

Avant qu'il ne puisse répondre, elle ouvrit son portefeuille et en sortit une.

— C'est Inès, elle a quatre ans.

Le policier admira le portrait d'une enfant aux traits fins. Quant à l'aînée ! Dix-huit ans ! Il ne pouvait le croire.

— Et voici Léa, annonça-t-elle d'un air triomphant.

Fred prit la photo avec précaution et découvrit le visage d'un bébé.

— Dix-huit mois. Le temps file, lieutenant.

Avec délicatesse, elle replaça les clichés.

— Quand je repense à ce pauvre monsieur Lavigne, je me dis qu'on ne peut pas gagner à tous les coups.

Elle tira la porte et congédia Fred d'un grand sourire en lui tendant sa carte.

— N'hésitez pas à m'appeler si je peux vous être utile.

Le policier partit en lui laissant la sienne. Tout compte fait, il valait mieux qu'il se concentre sur son métier d'enquêteur. Il fut tenté de rejoindre son chef, mais se ravisa. Aller le déranger ne servirait à rien. Peu désireux de rester dehors, il décida qu'il serait plus à l'aise à l'intérieur. L'employé de l'accueil lui proposa un siège et les journaux du jour, mais le jeune homme préféra inspecter les lieux. Ceux que la victime avait fréquentés.

Tout en déambulant dans cet espace reposant, il repensa à la scène de crime et aux clichés qu'il avait pris. Il s'assit et commença à les examiner. Il sentit quelque chose froter contre son coude et fouilla dans sa poche. C'était la lampe, il l'avait complètement oubliée. Est-ce qu'elle appartenait à la victime ? Et que faisait-elle dans les tamaris ? Une idée lui traversa l'esprit.

— Déjà de retour ? s'exclama la chargée de com' en constatant qu'il ouvrait la porte.

— Excusez-moi. Rien qu'une minute, Gloria. Savez-vous si vos clients utilisent fréquemment ce genre de lampe ?

— Des... mais pour quoi faire ?

— Pour prendre l'air, le soir. Sur l'île aux Oiseaux, par exemple. J'ai vu une affiche avec les horaires des marées. Elle indiquait également que c'était la nouvelle lune. Qui dit nouvelle lune dit...

— Nuit noire.

Elle réfléchit un instant, négligeant le téléphone qui sonnait. Finalement, elle décrocha et mit l'appel en attente.

— Lorsque les gens se promènent la nuit, ils ont plutôt des torches. Mais une lampe frontale... Non, pas à ma connaissance.

Elle tendit son bras vers l'objet.

— Il y a... J'ai peut-être une explication. Nous organisons un grand nombre d'activités, des spectacles, des sorties... Notre vocation est de rendre le séjour de nos curistes le plus agréable possible.

Fred sourit en entendant l'employée débiter son argumentaire. Une vraie pro. Elle remarqua que son discours passait mal, mais elle continua.

— Notre établissement jouit d'une très bonne réputation, ce qui nous permet...

— À l'essentiel, Gloria. À l'essentiel !

— Comme vous voudrez. La semaine dernière, un groupe a visité le tumulus Saint-Michel. Ça fait longtemps qu'il est fermé pour travaux, mais on a obtenu une autorisation exceptionnelle pour notre clientèle. On ne peut rien nous refuser ! Il est tout à fait envisageable que certains aient emporté des lampes avec eux. Pourquoi pas une lampe frontale ?

— Vous avez la liste des inscrits ?

Elle saisit le téléphone et indiqua à l'interlocuteur qu'elle le rappellerait.

— Possible.

D'un bond, elle se leva et se précipita dans un bureau contigu au sien. Quelques secondes après, elle revint en brandissant une feuille.

— J'ai fait une copie. Gardez-la.

Elle était sur le point de s'éclipser quand elle ajouta :

— Au fait, il y a quelque chose qui pourrait vous intéresser. Olivier, le barman, c'est un passionné de vieilles pierres. Les menhirs, les dolmens, les allées couvertes, bref, tout ce qui plaît à nos visiteurs, ça n'a pas de secret pour lui. Il avait profité de son jour de congé pour accompagner le groupe. Ça lui arrive assez souvent.

Il la remercia doublement et disparut, le nez collé au document.

Assis à un tabouret, un coude sur le bar, Orlando Muller avait trouvé l'endroit idéal : un espace très clair qu'agrémentaient les touches vert anis des tables, une musique de fond très douce et la personne idoine, Olivier. Une petite quarantaine et l'affabilité mesurée de celui qui juge son rôle important.

— Thomas Lavigne... engagea le policier.

— Oui, on m'a dit ce qui s'est passé. C'est inouï. Hier encore, il était là. Il s'installait toujours dans le coin pour éviter d'être dérangé.

— Il venait seul ?

— Oui. Pas accompagné, si c'est ce que vous voulez savoir.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Je l'ignore, mais il n'arrêtait pas d'écrire sur son ordinateur. Au moins deux heures le matin et trois l'après-midi. Sauf quand il avait un réveil difficile.

— C'était pas un lève-tôt ?

— Pas vraiment ! Surtout que le soir...

Il se rapprocha de l'oreille du commissaire.

— Il flambait au casino. Je le tiens de mon cousin qui travaille là-bas, il est chargé de la sécurité. Au bout d'un certain temps, tout se sait.

Il poursuivit à voix plus basse.

— Les émotions, ça donne soif. Vous comprenez ?

— Je comprends qu'il avait une bonne descente ?

— Cinq sur cinq.

Il reprit ses distances.

— Je vous offre quelque chose ?

Le regard d'Orlando scanna les très nombreuses bouteilles placées dans le distributeur, un système hermétique qui garantissait la conservation des vins. La lumière bleutée des leds se reflétait sur les vitres. Dieu que c'était tentant ! Le choix avait beau être vaste, « son » Pinot gris faisait défaut. Et puis, il était trop tôt. Et puis, il était en service. Et puis...

— Un jus de raisin, finit-il par répondre.

Pendant que le barman préparait la boisson, le commissaire l'observa officier et remarqua une tache plus sombre sous son œil droit. A priori, ce n'était pas congénital.

— Il venait toujours seul au bar ?

— Oui, sauf quand il croisait une connaissance.

— Il connaissait du monde ?

— Il séjournait très souvent chez nous. Deux ou trois fois par an. Ici, on rencontre beaucoup d'habitues. Alors, d'une année sur l'autre...

Le barman déposa le verre avec précaution.

— Au restaurant, il partageait la table d'un jeune couple. Ils se retrouvent à chaque fois qu'ils viennent. Ils ont à peu près le même âge.

— Vous savez leur nom ?

— Luca Mitral. La fille, je sais qu'elle s'appelle Lætitia, mais je ne connais pas son nom. Elle fait systématiquement porter les consommations sur le numéro de leur chambre.

— En dehors de ce couple, d'autres connaissances ? Des faits qui vous ont marqué ?

Il secoua la tête tout en continuant à chercher.

— Non. Peut-être...

Il se gratta longuement l'oreille et se rapprocha du client occasionnel.

— Vous êtes policier. Ce que je vais vous dire...

— ...restera confidentiel. Bien entendu.

— Parfait. Disons que Thomas... Je vous ai dit qu'il se couchait très tard. On dit qu'il rejoignait le night.

— Le quoi ?

— Le night, le veilleur de nuit si vous préférez. On l'appelle comme ça. Pas celui de l'entrée principale, mais celui qui garde l'accès côté salines. Vous voyez ?

Orlando marmonna un vague « oui » sans réussir à visualiser les lieux.

— Qu'est-ce qu'ils faisaient tous les deux ?

— Des dégustations, si l'on veut. Thomas aimait les boissons de qualité, les grands crus, vous saisissez ? Il paraît qu'il avait un Bas-Armagnac de toute beauté. Dommage, il n'a jamais voulu me le faire goûter. Sûrement pour ne pas avouer qu'il le sifflait le soir avec lui.

— Thomas et le night ?

— Vous rigolez ! Pardon, commissaire. L'an dernier, il était venu avec une fille. On peut dire qu'il savait les choisir. À force de le voir tapoter sur son ordi toute la journée, elle a dû se lasser. Ça se comprend.

Il passa un chiffon sur la surface immaculée du bar.

— Pour Antoine, le veilleur de nuit...

— S'il a failli à sa tâche, il réglera ça avec ses patrons. Ce n'est pas mon problème.

Orlando descendit de son siège et jeta un dernier coup d'œil au barman.

— Vous êtes un homme sensé. D'après vous, qui a pu le tuer ? Et pourquoi sur cette bande de terre ?

— Aucune idée. C'était quelqu'un d'agréable, il était aimable avec les gens. S'il est resté une partie de la nuit à discuter et à boire avec le night, il sera sorti prendre l'air. Il aura fait une mauvaise rencontre. Pourtant, l'endroit est sûr. C'est très embarrassant pour nous.

Le commissaire lui fit un signe de tête. Une hypothèse comme une autre.

— Votre œil, c'est une mauvaise rencontre également ?

Il hésita quelques secondes avant de répondre.

— Un accident. Je bricolais chez moi et je me suis cogné en me relevant. Je ne me suis pas raté !

— Effectivement, concéda le policier, plus que sceptique.

Il prit congé du barman et se dirigea vers l'accueil. Ne trouvant pas son adjoint, il l'appela avec son portable et le rejoignit deux étages plus haut. Il tournait le dos à la boutique de la thalasso et regardait par les vitres les curistes évoluer dans le spa en contrebas.

— Pour lui, c'est fini. Tu te rends compte ? Avoir à sa disposition des bains à remous à n'en plus finir et terminer la tête dans une saline !

Il fit quelques pas vers la porte et continua.

— Du nouveau ?

— Oui. Je viens juste de quitter le barman. Il sait beaucoup de choses, l'expert en cocktails. On va creuser. Et puis, on a beaucoup de clients à entendre. Un certain Luca et une Lætitia, le night...

— Le quoi ?

Pendant que son supérieur lui résumait son échange avec le garçon, Fred présenta la liste que l'employée lui avait préparée.

— C'est la fille qu'on a vue à l'entrée qui te l'a donnée ?

— Tu ferais un bon policier, chef !

— Je n'en doute pas !

Le patron reprit instantanément son sérieux et lut avec attention les noms des inscrits pour la sortie au tumulus. Il en découvrit deux qui ne lui étaient pas inconnus.

— Marianne Mitral et Lætitia Carignan.

— Tu oublies quelqu'un.

Orlando le regarda, son intérêt avait été stimulé.

— Ton barman, il s'éclate avec les vieilles pierres. Quand il est en congés, il fait du bénévolat pour la thalasso.

— Concrètement ?

— Il s'est joint aux touristes pour visiter le site.

Le commissaire fixa son adjoint droit dans les yeux. Pas besoin d'explication, ils se comprenaient.

Quelques clients en peignoirs blancs étaient attablés et parcouraient les nouvelles devant un petit noir. Le barman fut étonné de revoir le commissaire aussi rapidement.

— Encore quelques questions, ajouta Orlando en sortant la lampe de sa poche.

Olivier observa le sachet avec curiosité.

— C'est une lampe ?

— On ne vous cache rien. Il paraît que vous avez l'habitude d'accompagner des groupes quand vous êtes de repos ?

Il la joua modeste.

— Ça dépend où. Si c'est pour aller au marché, très peu pour moi !

— Et le tumulus ?

— Effectivement, les monuments anciens, c'est mon domaine. Je fais partie de la société d'archéologie. Ça me change de mon bar. Attendez...

Il saisit le sachet et examina la lampe.

— Ça ressemble à celle que j'ai perdue. Je peux ouvrir ?

Il n'insista pas en remarquant le visage des policiers.

— Oui, c'est la même.

Il l'inspecta sous tous les angles et se figea, montrant une trace plus sombre.

— C'est bien la mienne ! Regardez, il y a une tache de cambouis sur l'élastique. Je l'utilise quand j'ai une bricole à faire sur ma voiture. Où l'avez-vous trouvée ?

L'attitude impassible des deux hommes et l'objet emballé dans le plastique lui donnèrent la réponse.

— C'est en rentrant de la balade que je me suis rendu compte que je l'avais égarée, plaïda-t-il avec conviction. J'ai bien demandé aux clients qui avaient participé à la sortie, personne ne l'avait vue.

Il hésita, regardant alternativement les policiers.

— C'est... C'est Thomas qui l'avait ?

Orlando soupira, manière de lui signifier qu'il ne pouvait rien lui dire.

— Mais... comment est-ce qu'elle...

— Vous l’aurez posée quelque part, avança Fred.

— Peut-être, répondit-il en cherchant vainement dans ses souvenirs.

La belle assurance que l’inventeur de cocktails affichait encore quelques minutes auparavant s’était soudain envolée. Une angoisse bien perceptible qui se traduisait dans ses gestes.

— Je vous offre quelque chose ? proposa-t-il sans se rendre compte de l’incongruité de la situation. Je... c’est stupide, je sais, mais c’est la première fois que la police...

— Dans notre métier, il y a des passages obligés, expliqua Orlando. Question rituelle. Qu’avez-vous fait hier soir ?

Il haussa les épaules.

— Rien de particulier. Je suis resté chez moi devant la télé, j’ai zappé. Il n’y avait rien d’intéressant, je me suis couché.

— Vous vivez seul ?

— En ce moment, oui. Je suis divorcé depuis cinq ans. Puisque vous me le demanderez tôt ou tard, j’ai une fille de dix ans. C’est sa mère qui en a la garde. Je l’ai tous les quinze jours... enfin, quand je ne travaille pas. Dans un hôtel...

Il passa un interminable coup de lavette sur le comptoir, comme s’il ponçait la surface déjà très luisante.

— Mon alibi... dit-il d’un air gêné. C’est tout vu, je n’en ai pas. Mais je n’y suis pour rien dans cette affaire. Qu’est-ce que j’aurais à y gagner ?

— On n’en sait rien, répliqua le commissaire sur un ton détaché. Dans ce métier, on pose toujours les mêmes questions.

Olivier hocha la tête, pas vraiment convaincu.

— Ma lampe ! Si je tenais celui qui me l’a volée...

Fred répondit.

— Pas forcément volée, simplement égarée.

Le policier appuya sur le bouton au travers du sachet.

— Elle fonctionne encore, dit-il l’air étonné en regardant le barman.

Olivier ne rétorqua pas. Le chef prit le relais.

— Il se peut qu'il y ait des empreintes dessus. Les vôtres, et celles d'autres personnes. Celles de Lavigne, par exemple. Avec un peu de chance, il y aura celles de l'assassin. On devra faire des prélèvements.

— Je me tiens à votre disposition, monsieur le commissaire.
Les fonctionnaires quittèrent un barman quelque peu groggy.